La gazette de Pogbi BF

L'association Pogbi (petite femme en moré) a été créée en 1995. Elle a pour vocation de soutenir la scolarisation des filles en milieu rural au Burkina Faso et de créer pour elles un environnement de vie et d'études favorable.

Editorial

« L'année 2012 s'est bien terminée pour l'association Pogbi, de nombreux dons nous sont parvenus notamment grâce à la vente d'artisanat burkinabè en France et grâce à des dons individuels. Merci à tous de vous être mobilisés ! Merci également à nos visiteurs français qui ont partagé notre quotidien pendant quelques semaines à Dapelogo. Avec l'aide de Fighter, notre gardien du foyer, nous vous souhaitons chers lecteurs une bonne année ! »

L'équipe de Pogbi BF

NOËL AU SOLEIL !

En France la période des fêtes de fin d'année prend une signification particulière pour nous tous… Les préparatifs sont souvent établis de longs mois à l'avance, on prépare le menu du réveillon, on pense déjà au cadeau idéal pour la petite sœur ou le dernier né de la famille, à la décoration du futur sapin et de la crèche… Source de plaisir pour certains, ce long parcours peut également vite devenir source de stress ou d'énervement! Noël symbolise aussi l'arrivée du froid (de la neige pour les plus chanceux !), l'installation des illuminations dans les rues et devant les maisons, une consommation accrue de nourriture en tout genre, sans oublier un matraquage publicitaire qui nous invite à toujours consommer plus !

Au Burkina Faso, Noël prend une tout autre signification. C'est avant tout une fête religieuse (on a parfois tendance à l'oublier en France…) et la fête des enfants ! Chaque année on observe une tradition particulière : chaque famille chrétienne construit sa propre crèche. Toutes les couleurs et tous les styles sont permis! C'est l'occasion pour les enfants, aidés des plus grands, de faire preuve de créativité. Généralement celles-ci sont placées à l'entrée des cours ou des maisons. A l'approche de Noël on remarque aussi une effervescence chez les couturiers, ceux qui ont eu la chance d'acheter « le pagne de Noël » se sont précipités chez leur tailleur préféré pour espérer porter un nouvel habit le jour de la fête. Il faut savoir qu'au Burkina, chaque fête nationale ou de grande envergure (journée internationale de la femme, anniversaire de l'indépendance du pays…), est accompagné d'un pagne créé spécialement pour l'occasion avec motifs et inscriptions uniques !

Les enfants sont très fiers de poser devant leur crèche !

Le sapin est une espèce rare au Faso mais on peut tout de même trouver quelques répliques en plastique dans les principales artères de la capitale avec guirlandes, boules de Noël et tutti quanti ... Ces produits sont avant tout destinés aux expatriés, les burkinabè pratiquent très peu cette tradition venue du Nord. Les cadeaux sont également très rares, on offre parfois des jouets, des bonbons principalement aux enfants.

Pas d'odeur de vin chaud dans les rues, ni de froid intense à supporter (même si en décembre les nuits peuvent être très fraîches au Burkina Faso), ici on fête en tee-shirt et sandales !

La veille de Noël, tout le monde se presse à l'église pour une messe pouvant durer jusqu'à l'aube. La naissance de Jésus est fêtée avec de nombreux chants et danses ! Le jour J, les gens se réunissent en famille, souvent les amis et voisins passent pour souhaiter une bonne fête. Et à chaque visite, c'est un repas ! Partout où vous allez on vous sert à manger ! Côté nourriture, pas de longue préparation à l'avance, tout s'organise quelques jours avant le 25 décembre. Au menu : chips aux crevettes (les chinois exportent tout…), pop-corn, crudités, riz gras, poulet, le tout arrosé abondamment de sucreries (aussi bien des boissons locales comme le jus de bissap, que l'éternel coca-cola) et bières burkinabè !

Dépaysement total… !

Un palmier de Noël…

Olympe Larue

Nos visiteurs de decembre

La présidente de l'association Pogbi, Françoise, et quelques membres de l'association, Elisabeth, Nadine et Christian, sont arrivés dans la commune de Dapelogo le 24 novembre 2012. Leur séjour s'est bien passé, nous avons fait beaucoup d'activités. Elisabeth nous a fait répéter ses chansons de l'année passée et nous a appris d'autres chansons comme *« Allons boire un café, Voici le mois de mai… »* Les pensionnaires leur ont montré la danse de salou, le warba (danse traditionnelle burkinabè).

Nadine est une infirmière qui vit en France, elle a choisi de venir nous former sur la santé : elle nous a montré comment poser un bandage, comment désinfecter les plaies, comment traiter les maux de tête, ventre, diarrhée, brûlure, mal à la gorge, vomissement… Christian est un photographe, il a décidé de réaliser un documentaire sur l'association. Il a aussi pris des photos des nouvelles pensionnaires et filleules, enregistré les chansons d'Elisabeth, filmé les danses des filles et la vie au foyer. Nous avons fait un tour à Pabré tous ensemble pour une visite au jardin des plantes du Père César. Pabré est une commune proche de Ouagadougou. Nous avons vu comment ils fabriquent des produits pour soigner de nombreuses maladies comme le rhume, la fièvre, les maux de ventre… avec des plantes.

Nos visiteuses !

Nous remercions nos visiteurs, on vous attend l'année prochaine. Tous mes vœux à tous et à toutes, bonne année 2013. Good bye, see you soon!

Aïssèta Zoungrana

TONTON TONY IN AFRICA

D'aucuns me connaissent comme ayant reçu le prix du squatteur officiel du foyer POGBI pour l'année 2012, d'autres simplement comme Antoine HAUGER. Certains le savent, d'autres l'ignorent, j'ai décidé après de nombreux voyages en 2012 de sauter le pas et de prendre une année de disponibilité pour venir m'installer au Burkina Faso, à Dédougou plus précisément.

Pourquoi « tout » quitter en France pour venir dans ce pays avec un salaire divisé par 10 par rapport à mon salaire de fonctionnaire français (NDLR : Antoine est enseignant)? Pourquoi être parti à l'autre bout du monde ? Dans quel but, vers quelle « quête » ?

En premier lieu, il faut pour vivre ici, accepter les conditions du pays.

Vivre sans eau courante, avec l'électricité peut-être, vivre avec le minimum nécessaire, et pouvoir s'en satisfaire, pour ne pas dire l'apprécier.

Vivre dans une maison sans peinture ni ornement, accepter que les repas se suivent et se ressemblent. Tirer une jouissance de vivre chichement. Certes il faut également accepter quelques menus inconvénients de santé qui sont la rançon de la liberté qu'offre la vie ici, mais l'ambiance générale aide à les surmonter en gardant le sourire !

Antoine et Monique, la secrétaire de l'association

Je suis venu ici dans le but de découvrir ce pays, ses habitants, confronter mon ressenti lors des quelques semaines vécues dans ce pays avec celui que l'on peut éprouver sur le plus long terme. Mon année ici sera occupée par un travail au sein d'une association, je ne viens pas dans ce pays en espérant changer la face du monde, de l'Afrique, du Burkina, ou même de Dédougou ! Simplement contribuer à une action qui me semble intéressante, tout en découvrant chaque jour un peu plus sur la culture du pays et sur moi-même.

Pourquoi partir ? Certes il m'est pénible de quitter mes proches, mais à travers ce voyage je voulais avant tout trouver un mode de fonctionnement autre que celui que je connaissais. La hiérarchie des valeurs est dans ce pays un tant soit peu bouleversée lorsqu'on la compare à chez nous, et si l'intérêt pour l'argent reste prégnant dans nombre de rapports que l'on peut entretenir avec les gens ici, il y a néanmoins une véritable volonté de coopération, d'entraide, d'échange.

Je réalise, au fil des mois que cette image est bien réelle, mais plus complexe qu'il n'y paraît. Pourquoi en France passe-t-on des soirées devant la télé tout seul? Car en France, on a les moyens de se payer une télé et l'électricité pour la faire fonctionner. Pourquoi en France a-t-on cessé de passer des heures au bistroquet du coin à palabrer sur des sujets insignifiants à première vue mais cruciaux lorsqu'on les analyse ?

Car on est toujours pressé par un besoin de rentabilité, sensation d'être perpétuellement en retard, pas suffisamment productif. Pourquoi en France les gens aptes à nous aider quelle que soit l'heure du jour où de la nuit se comptent-ils sur les doigts d'une main alors qu'ici j'en ai trouvé une poignée en quelques semaines ? Sans doute car notre confort acquis apporté par le développement de notre pays signifie que les situations d'urgence ne sont (quasiment) jamais mortelles, alors qu'ici, un pneu crevé au milieu de la brousse à la nuit tombante, où une entaille profonde non

traitée peut hypothéquer notre chance de voir le soleil se lever le lendemain. Cette entraide, cette hospitalité, cette culture de l'accueil est profondément ancrée dans la population du Burkina comme des valeurs clés dont il ne faut sous aucun prétexte se détourner.

Pays de patience ensuite, où le temps semble s'écouler d'une autre façon, de façon aléatoire. Tant au quotidien que sur le long terme, le temps est un facteur clé.

Au quotidien d'abord, où un programme n'est jamais tenu, où faire des prévisions quant à notre emploi du temps semble mission quasi impossible, où trois heures de retard ne sont rien, et du coup, où trois heures d'attente ne sont rien non plus, si ce n'est une occasion de rencontrer des gens et d'échanger avec eux. Alexis, instituteur meusien venu participer au projet de soutien scolaire à Dapelogo cet été nous disait : *« si l'attente était une marchandise exportable, le Burkina serait probablement la première fortune mondiale »…*

Partir ensuite pour un travail, pour une action concrète auprès de la population de Dédougou. Je travaille en tant qu' « économe/responsable/formateur informatique » dans une école pour enfants déshérités, orphelins ou handicapés. Partir pour ne rien faire, pour visiter ne semble pas suffisant dans ce pays. Si vous devez venir vous installer ici, trouvez un projet qui vous parle, un projet que vous aurez envie de porter et dans lequel vous voudrez vous investir. Sans cela, la sensation d'inutilité sera je pense trop grande pour être supportable. Elle l'aurait été pour moi en tout cas.

Dans la cour d'Antoine avec les voisins et amis

Au cas où cela ne transpirerait pas suffisamment de cet article, cette expatriation temporaire est une expérience que je recommande à tous ceux qui aurait la possibilité de la vivre. Elle n'est pas évidente tous les jours, mais permet de grandir, d'apprendre, de se connaître et de connaître l'autre et de se remettre en question à chaque instant. Bref, en s'adaptant à un mode de vie radicalement différent du nôtre, on ne peut que bousculer ses certitudes pour les remplacer par d'autres, plus fragiles car lorsque des certitudes volent en éclat, on hésite à s'en bâtir de nouvelles, mais qui éclaireront d'un jour nouveau j'en suis sûr mon quotidien français… A tous, bon vent !

Antoine Hauger

PETIT PANORAMA DE LA LITTERATURE AFRICAINE

La bibliothèque du foyer s'est enrichie, ces derniers mois, d'un certain nombre d'ouvrages de la littérature africaine dite « classique ». Voici un petit panorama de cette jeune mais ô combien riche et passionnante littérature.

Les années 30 : elles sont marquées par la création de la Revue du Monde Noir et de l'exposition coloniale (1931). Trois poètes, Léon Gontran Damas, Aimé Césaire et Léopold Sédar Senghor fondent la revue antillaise l'Etudiant noir (1932) et se rassemblent autour du concept de négritude compris comme « simple reconnaissance du fait d'être noir ». Après la seconde guerre mondiale, création de Présence africaine, à la fois revue, maison d'édition et librairie.

Les années 50 : c'est dans ces années que se font entendre les auteurs qui sont aujourd'hui les classiques de la littérature africaine. De Camara Laye (guinéen) *L'Enfant noir* à Mongo Béti (camerounais), chantre d'une littérature engagée avec *Le pauvre Christ de Bomba* en passant par Ferdinand Oyono (camerounais) *Une vie de boy*, Ousmane Sembène (sénégalais) *Les bouts de bois de Dieu*, *Le docker noir*, Bernard Dadié (ivoirien) *Climbié* ou Cheikh Hamidou Kane (sénégalais) *L'Aventure ambiguë*, tous vont donner à voir le pays et ses habitants, ils racontent souvent leur propre histoire, mettent en valeur les valeurs africaines et critiquent la colonisation.

Ousmane Sembène, cinéaste et écrivain sénégalais

Les années 60 : c'est le temps des indépendances, des espoirs mais aussi de certaines dérives. Le malien Yambo Ouologuem obtient le Prix Renaudot pour *Le Devoir de violence*. Ahmadou Kourouma (ivoirien) avec *Les Soleils des indépendances* parviendra à africaniser la langue française en mêlant des expressions, voire des manières de penser malinké. Les prix qu'il obtiendra par la suite lui donneront une reconnaissance internationale (*En attendant le vote des bêtes sauvages, Allah n'est pas obligé*).

Les années 70 : c'est le temps des désillusions qui s'exprime dans les romans d'Henri Lopès (congolais) *Le Pleurer–rire*, Sony Labou Tansi *La Vie et demie* ou encore le guinéen Tierno Monenembo *Les Crapauds–brousse*. Le guinéen William Sassine, dans *Le Jeune homme de sable*, évoque les tourments de l'exil.

Citons aussi Emmanuel Dongala (congolais) *Jazz et vin de palme* qui écrira par la suite un livre sur les enfants soldats *Johnny chien méchant*, et Boris Boubacar Diop (sénégalais) *Le Temps de Tamango* qui publiera l'un de ses livres en wolof. L'écriture féminine, à partir de la fin des années 70, est représentée par les sénégalaises Mariama Ba *Une si longue lettre*, Aminata Sow Fall *La Grève des battùs*, Ken Bugul *Le baobab fou* et l'ivoirienne Véronique Tadjo qui écrit pour les adultes et les enfants.

Fatou Diome, auteur du Ventre de l'Atlantique

Les années 90 : elles marquent la reconnaissance de ces littératures en France. On retrouve les aînés, Ahmadou Kourouma, Hampaté Bâ, Mongo Béti, Alain Mabanckou et on assiste à l'émergence d'une nouvelle génération d'écrivains qui n'ont jamais connu la colonisation. Leur inspiration est plus cosmopolite, plus libérée et aussi plus intime. La plupart vivent en exil : le djiboutien Abdourahman Waberi se déclare d'abord « écrivain, accessoirement nègre », il choisit des textes courts, ciselés comme *Balbala*. Le togolais Kossi Efoui avec *La Polka*, le camerounais Gaston-Paul Effa *Tout ce bleu* et le tchadien Nimrod insistent sur le fait de mettre la langue, l'écriture en valeur. L'émigration, thème longtemps absent, devient un thème récurrent avec Alain Mabanckou *Bleu, blanc, rouge*, l'ivoirien Koffi Kwahulé *Bintou*, pièce de théâtre. Le polar, univers urbain avec ses zones d'ombres, fait irruption sur la scène littéraire avec le congolais Achille Ngoye, le gabonais Bessora, le béninois Florent Couao-Zotti. Côté femmes s'affirment sur la scène littéraire Fatou Diome et Aminata Zaaria. Le grand drame de l'Afrique c'est surtout le Rwanda. Quelques voix se font entendre avec Boris Boubacar Diop *Murambi, le Livre des ossements*, Tierno Monenembo *L'Aîné des orphelins*, Abdourahman Waberi *Moisson de crânes* et Véronique Tadjo *L'ombre d'Imana*.

Très bonnes lectures à tous

Edmond Lopez